

Les déserts de soi

François Piazza

Numéro 45, été 1990

Le désert

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14995ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Piazza, F. (1990). Les déserts de soi. *Moebius*, (45), 15–22.

LES DÉSERTS DE SOI

François Piazza

Comme tout un chacun, je crois, je suis peuplé de souvenirs tavelés : paysages et formats, bruits, musiques et quelquefois silences. Individus entrevus que l'on n'a jamais connus mais que soudain on revoit au hasard d'une rêverie ou d'un rappel d'état.

Il est des blancs frustrants : des êtres si aimés que l'univers pour nous vivait dans leur image et dont on n'est plus foutu d'imaginer le visage, sinon sous forme de contour. Tout comme les lieux de notre enfance autrefois larges et animés dans le souvenir, qui nous deviennent tristes et étriqués quand on les revoit au présent.

Au fond, pour reprendre Shakespeare, la vie est une pièce pleine de fureurs et de bruits improvisée par un acteur fou qui ne connaît pas son rôle et qui n'en sait que ce qu'il en dit. Peut-être ses entractes en sont-ils les déserts de soi. Ces lieux et ces espaces où, le vide aidant, on fait halte de soi, le temps d'une illumination, pour être autre et ailleurs.

Il était bien des fois... et les plus importantes ne sont pas forcément celles que l'on avait cru.

Je fixe mon écran et dans le blanc laiteux resurgissent lentement les pentes enneigées du chemin des Déserts, à travers chênes et marronniers massifs et osseux dont les squelettes dessinent des graphes fous sur un ciel ouaté, cotonneux.

Ça et là, quelques mélèzes roux poudrés, quelques rochers noircis bordurent ce chemin de nulle part puisqu'il va vers Dieu et débouche à présent sur les plateaux onduleux que l'on nomme les «causses».

Seul rappel des vivants : cachées entre deux ondulations de pente, entre deux masses de rochers, dont les seules trouées sont percées dans les murs par des arbres tordus et noirâtres, les ruines des bastides de pierre écrue qui gardaient autrefois, du néfaste étranger, les derniers des croyants. Depuis longtemps la ville et le temps ont vidé cette terre de ce qui était son sang : ses habitants. Les cités du désir, pour finir la télé, sont arrivées à réussir ce que les soldats du Roy, malgré tous leurs ravages, n'avaient pu obtenir : le vide.

Ce sont les Hauts-Lieux comme on dit dans le bas des vallées qui veinent les Cévennes. Avec dans la voix une inflexion craintive et quelque peu mystique. Car pour nombre de gens, venus de toute part, ces déserts sont la terre de leurs aïeux. Là où ils étaient allés naître en Dieu, en fuyant les églises pour écouter dans le vent balayant le plateau la parole des «illuminés» transis dans leur «camise».

Les Hauts-Lieux Camisards.

Je m'imagine encore...

Depuis ce matin... il est déjà trois heures... depuis que j'ai quitté Saint-Jean du Désert par le chemin de côte pour faire raccourci, je n'ai plus vu personne. La neige m'a surpris. En bas c'est le printemps, ici dans les Hauts-Lieux l'hiver ne s'en va qu'à regret. Ce soir, si le sac ne m'a pas trop tiré en arrière, peut-être arriverai-je au refuge...

Pourquoi suis-je venu ici? Après tout, je ne suis pas «parpaillot» comme on dit avec mépris dans la plaine ou «de la religion» avec respect dans les faubourgs de Nîmes.

Peut-être par amour de la marge. De tout temps les déserts sont hantés par l'âme des dissidents venus s'y réfugier. Je viens peut-être y chercher un supplément pour la mienne.

Crissement des courroies du sac sur le parka, bruissement des cailloux débusqués sous la neige par le pesant du pied. Quelque part, sur la gauche, un busard crie. Plus tard, un bruit de cailloux qui de cassant devient peu à peu assourdi. Sans doute un rocher fendu par le regel dont les éclats chutent en cascade. Un bruit de soufflet, rythmé. Ici, tout semble assourdi, trop long, trop court.

Je ne suis plus que bruits de ce qui est autour. Prêt à bondir, tout en marchant. Aux aguets, hors de moi et pourtant, plus que jamais, vivant, goûtant le froid, la jambe qui trébuche comme un plaisir nouveau. Il n'y a ni futur ni passé. Juste l'instant présent. Animal.

Plus tard surgit enfin, après un dernier ressaut, le plateau.

Un ciel immense et fou dévore le pays. Ses nuages gris, striés de noir ou de traits blancs éclatants semblent vouloir étouffer une terre de cailloux et d'arbres, ça et là, courbés et trapus. Seul le vent tour à tour gémit, hurle ou grogne, vous bouscule, vous mord, vous pousse et vous repousse.

On a le sentiment qu'ici commence ou finit le monde d'où l'on vient. On stoppe, on attend ramassé, pour résister au vent. On attend quoi? On ne sait pas. On se sent le dernier des vivants et on l'est, du moins en ce lieu. Seul l'invisible est présent. Peut-être est-ce cela que l'on appelle Dieu...

Le désert est là où l'on peut, hors de soi, vivre sa solitude.

On ne choisit pas ses déserts.

Certains, qu'on va chercher dans les pays lointains, sont si copies conformes à ce que l'on s'attendait à trouver que c'en est à pleurer.

Ils sont beaux, esthétiques avec leur sol qui tremble brouillé par la lumière, leurs dunes glissantes sous le vent,

leur coucher de soleil embrassant l'horizon d'une immense beauté rougeoyante. Au mieux, ils vous exaltent. Ah si une autre vie... ou bien vingt ans de moins... Vous vous voyez soudain perché sur un dromadaire, flottant dans une gandoura, le nez couvert par le litham¹, prêt à affronter le simoun et la traversée. En compagnie des habitants du cru.

De retour à l'hôtel, le soir, les deux pieds sous la table, on rêve en écoutant les légendes des tambours et des roses des sables. Demain, on reprend l'autobus. De nouveau, le désert sera une suite rugueuse de dunes et de cailloux qui défile dans la vitre embuée par l'air conditionné.

On a souvent les déserts qu'on mérite. N'en restent que photos.

Il arrive quelquefois que l'on soit surpris par les déserts que l'on n'attendait pas. Ils surgissent soudain, vous envahissent l'âme de ce goût d'infini procurant ainsi une parenthèse, un sursis dans la fuite du «maintenant et ici». Ce écrivant, il me revient...

En ce temps-là, j'avais vingt ans. Ou quelque chose d'approchant. C'était le temps de ma bourlingue.

J'avais embarqué sur un «trempe»², le «Moulay Bouchaib» à la coque rouillée, battant pavillon marocain. Un vieux Liberty Ship transformé en cargo et qui tenait sur l'eau parce que c'était la mode.

C'était la nuit. Dans la cabine à deux châlits où l'air n'entrait que par un manchon ou quand on ouvrait la porte, l'air était épais, parfumé de sueurs mâles et torrides. On était quatre : les plus jeunes dont moi, sur les lits du bas, les pires.

La veille on avait quitté Agadir. Il y faisait 40°. En bordée tous les quatre, on avait été dans ce qui tenait lieu de «bouchloir»³ : trois bars crasseux et un bordel miteux dont les chambres — à titre pompeux! — sans porte donnaient sur le patio. Pour y boire une bière et «tirer» une pute. Marine oblige, par hygiène.

Les autres avaient bu, moi pas. La «mienne» avait tout juste douze ans et sous le fard du khôl, déjà l'air blasé,

peut-être la vérole. Ça m'avait coupé l'effet. Je me voyais mal baisser une enfant. Je lui ai refilé du fric, je n'ai rien fait. Au risque de passer pour un puceau ou bien un impuissant aux yeux de la cabine. Faut dire que j'étais un marin d'occasion, eux non, et qu'à Marseille, je mettrais sac à terre.

Pas moyen de dormir. Dans le lit vis-à-vis, le mécano Lerdon, un Espagnol nouveau mais déjà gras du ventre, était en train d'enculer le petit Mokhtar. Les sueurs clapotaient lorsqu'il entraînait son membre avec un bruit de souffle sourd, tandis que crissait le châlit en cadence. Le bruit se confondait avec les «hi!» de Mokhtar prosterné en adorant et reluisant de sueur. Un vieux couple depuis cinq embarquements et qui faisait «ça» pour passer le temps, l'Espagnol étant quasi inépuisable.

En haut, Rodriguez assis, les mollets pendants devant mon espace, fumait, pensif, se massant le manche, tout en regardant le spectacle. Valait mieux que je parte avant qu'il ne descende...

Dans l'escalier de fer et les coursives, l'air puait le gas-oil et le métal chauffé. Arrivant sur le pont, j'eus l'impression de jaillir après une longue immersion. D'exploser sous l'air tiède qui soudain me gonflait. Je me mis à l'avant, juste en haut de l'étrave. Le vent de la vitesse jouait au frais. C'était presque le paradis.

Soudain je fus la nuit, la mer, le temps qui passe. Je m'étais déserté.

En dépit de la faible lueur, tout en haut du château, qui marquait la place de la timonerie, tachée par l'ombre de l'homme de barre, j'étais tout seul au monde.

Je n'étais plus que le tremblement syncopé des machines, le bruit froissé des eaux que soulevait l'étrave et ce balancement subtil qui trouble le terrien. Des infinis divers me donnaient le vertige heureux de celui qui laisse aller sa vie.

La mer lamée dans ses clapotis par «l'obscur clarté qui tombe des étoiles» — Ô Corneille, merci! — montait à

l'assaut d'un horizon qui n'était pour les étincelles du feu blanc que la fin des lamelles et le début du pointillé.

Au dessus, tout autour, les étoiles. Tout au milieu du ciel, dense et blanche, épaisse et pourtant presque évanescence à celui qui veut la fixer, la Voie Lactée.

Je n'étais plus Français. Je n'étais plus personne. J'étais partout et nulle part, à la fois mer et mondes, sans hier ni demain, sans crainte ni espoir. Plus rien et tout. Mes alentours étaient le miroir des univers qui devaient se tapisser en moi, tout comme dans un point petit et minutieux dans ces cieux se cachaient des galaxies.

Il est des déserts heureux.

Je fus rien et je fus dieu jusqu'au moment où l'horizon se borda de rubans filandreux pour annoncer l'aurore et un clignotement le phare d'El Djahida.

Dans la cabine les trois autres enfin repus et recrus, les corps nus à l'abandon, erraient peut-être dans les déserts du rêve.

Quant à moi, même au déclin de mon espace, il me reste de cette nuit la découverte de l'irrévélaible.

Il y a des déserts à portée de l'oeil que l'on va explorer quand la vie misérable nous confine au rond.

Quand je ne sais plus à quoi tout rythme, que la vie me devient anonyme alors qu'elle m'est une amante adorée, il m'est temps de trouver un désert à traverser. Pour être autre et ailleurs, pour retrouver un rêve qui habille demain.

Quand je ne sais plus... je retourne au désert des rues.

Je marche seul.

Franchies les frontières du rond coutumier, me voilà de nouveau anonyme et plongé dans l'inconnu du grand jeu de la ville.

Petit à petit, sorti du quartier, les passants perdent l'air familier, deviennent des ombres, de parfaits étrangers comme je le suis pour eux. Petit à petit, personne ne se voit plus : tout juste on se regarde par inadvertance au coin d'une rue en attendant le feu vert, ou bien dans le reflet d'une vitrine. Dans l'oeil de chacun, on ne fait que passer.

Petit à petit, la ville me prend. Je suis la neige sale cachant le caniveau, la vitre qui soudain étincelle au soleil, le trottoir couturé des cicatrices des terrassements et des plaies béantes laissées par le gel, le dépanneur gluant sous le néon rutilant.

Je suis la vie qui va dans mon pas à la fois mécanique et glissant. Derrière des airs de déjà vu surgissent des aspects inconnus. D'anciens pigeonniers se rêvent tourelles, des pignons délabrés jouent à la sentinelle aux aguets du temps.

Je marche seul, je suis mon pas. Tel un tableau de Klee, aux multiples cases de couleur bordées de noir ou de gris, la ville m'envahit, me tapisse, me phagocyte. Je suis elle et elle est moi.

La fatigue aidant, le désert se retire. D'abord via oasis : brasserie ou café qui, même inconnus, ont un air de famille et le don du repos. Puis, petit à petit, en même temps que la fatigue qui reprend les droits du présent, revient l'envie du familier.

Revient le moment du retour, je marche de moins en moins seul. Reviennent les gestes et les noms coutumiers. Pourtant restent en moi des bouts des rues vécues tout comme l'impression que là-bas quelque part, ... où? Je ne saurais dire...

Il est des murs et des trottoirs qui gardent peut-être en eux la trace d'un de mes regards. Des relents du désir fugace et impromptu au passage d'un cul tout mignon et tout rond, entraperçu au coin d'une rue aussitôt disparu le temps d'une bouffée.

Tout comme il reste en moi la trace d'un sourire que je n'attendais pas ou les restes d'un bruit échappé par la porte d'un bar.

On ne partage pas les déserts qu'on parcourt. Au mieux quelqu'un côtoie dans son désert à soi celui que l'on traverse. Les déserts de soi sont l'ultime recours et la dernière adresse...

Notes

1. Bande de lin qui couvre le haut du front et le bas des yeux pour se garder du sable et de l'éblouissement.
2. Cargo qui fait le taxi de port à port et qui change de direction selon les cargaisons.
3. Quartier «réservé» au Maroc.